

Wolfgang Koeppen

Qui prépare au corbeau sa provende

traduit de l'allemand par Véronique Calligaro
et Hans Hartje

Wolfgang Koeppen est né en 1906, à Greifswald (Poméranie).

Plusieurs de ses livres ont été traduits en français :

Pigeons sur l'herbe (Laffont, 1953), *Un amour malheureux* (Albin Michel, 1961), *La mort à Rome* (Albin Michel, 1962), *Jeunesse* (Hachette Littérature, 1979)

*« Qui donc prépare au corbeau sa provende
quand ses petits crient vers Dieu et
titubent d'inanition ? »*

Le Livre de Job, 38-41

Dans la Méditerranée une île qu'on appelle la Sardaigne.

Je crois. J'en doute aussi. C'est là ma force, qui me rend faible. Je n'ai jamais été dans le coin, je n'ai pas vu la Sardaigne. Un hasard. Une omission.

Un professeur titulaire d'une chaire d'Histoire Ancienne, qui explore la Sardaigne jusque dans ses mythes, m'a envoyé de Hanovre, où il enseigne, une carte postale avec une vue mate, verdâtre et ondulée, de l'île. On y voit très clairement le large, la Méditerranée qui me fait être Ulysse, et au fond les montagnes. Le professeur a pensé à moi avec une carte postale envoyée de Hanovre. Il est instruit, ce qui m'humilie. J'accepte les productions de son cerveau sans pour autant les vérifier. La Sardaigne existe, et j'ai lu quelque part qu'il faut faire attention aux brigands.

Ces questions me pèsent depuis qu'un Sarde partage mon appartement. Le Sarde est noir. Noir infernal. C'est ainsi que l'aurait nommé le peuple lorsque le peuple était encore révérencieux. Quand mon Sarde ouvre la gueule et montre ses dents, il ressemble aux gargouilles de Chartres. J'étais resté dehors, au bas des tours, devant la fameuse porte. Voilà tout. Le Sarde est très beau. Ses mouvements sont très

gracieux ; il y a sur lui une lueur ; il a des yeux doux, marrons. Son cher visage me touche profondément. Ces avantages lui ont ôté son « chez-soi » dès sa plus petite enfance. Pourtant il a conservé une façon de se blottir, et caressante est sa langue. M'aime-t-il, ou est-il tout simplement attaché à moi ? Peu importe ; je ne doute point de mon amour pour lui. Le chemin qui mène à Munich a été long, à moins de se perdre dans le relatif. Suis-je arrivé ou ne fais-je que le craindre ? Pour le Sarde, c'était trop loin, trop à nager, trop à courir. Aussi fallait-il surmonter les Alpes, et d'abord l'Appennin. Ce dernier surtout exerce depuis les temps anciens la magie d'une nature romantique si l'on ne craint pas la violence d'un décor qui défie, si l'on se sent destiné à la tragédie. Hannibal, Luther, l'Empereur Henri, d'autres pas, d'autres errances. Je suis le parcours dans l'Atlas qui m'est resté du lycée. Mon Sarde a voyagé dans un sac. De quoi peut-il bien se souvenir ? Cagliari — c'est ce que je lis dans une encyclopédie — est la capitale de la Sardaigne. Un port. Et certainement il y a des rues, des places, un Municipio, une Questura avec la prison, le monument à Garibaldi, quelques palmiers, des automobiles, de la circulation et du désert. Derrière la Polis les montagnes et les ravins.

Dans une sauvage contrée apprivoisée, dans une cabane vit Mona Lisa. Elle louche. Et elle est liée à un artiste. C'est sa malchance. De loucher, elle s'est rabougrié. Mon Sarde et moi, nous pourrions aller voir Mona Lisa dans le bosquet aride. Un devenir steppe sous le soleil sans pardon. Une lumière vacillante là où des troncs abattus tiennent encore ensemble l'espace. Arôme de résine. Chant de grillons invisibles. C'est sous forme d'aigle et de cigogne que le dieu arriva. Éléments de légende. Le Sarde et moi, nous envisageons le voyage lors de soirées paresseuses. Le fleuve dans les buissons sous nos fenêtres. L'appel au secours des oiseaux dans leurs cauchemars. Déjà nous souffrons du temps. Nous devrions nous mettre en route avant que Mona Lisa, voire nous-mêmes, prenions de l'âge. La caducité s'impose, elle paralyse les décisions. Mère et fils se reconnaîtront-ils ? Qu'est-ce que cela leur apporterait ? Et moi, comment serais-je entre eux ? Il se peut aussi que Mona Lisa soit morte jeune, dans la misère ou doucement, enfouie à sa place, oubliée de son artiste. A la plage, un bar et le vin du pays. Les artistes se consolent facilement, ils prennent dans la main de l'argile et pétrissent de l'immortalité. Jour après jour je pense à la mort. Dans mon lit je suis déjà couché dans un cercueil. Le tour en Sardaigne devient un plan qu'on a trop souvent repoussé. Comment ai-je pu prendre le Sarde chez moi ? Une personne déportée ! Les faux espoirs que j'ai fait naître.

Le début dans ma ville est obscur. J'ai entendu quelque chose. Ma ville jase. Ça passe en s'écoulant avec l'Isar. Je reste en dehors. Mikado

effraya l'invité qui venait d'arriver, quelque part, je ne sais où, je ne connais pas ce Mikado, à Nymphenburg, près du château des Rois, il sauta de l'armoire sur le lit où l'autre était couché, étalé, épuisé du voyage, respirant irrégulièrement. Son cœur courageux battait lourdement. Il est d'un caractère paisible, de bonne volonté, gentil. Cela pourrait l'anéantir. Or, il est protégé par ce que les Chrétiens, lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes, appellent l'Ange. Il semblait dormir. Il faisait semblant. Voilà qui stupéfia Mikado : c'était une infraction aux règles du jeu du sévère Charles Darwin.

Les tyrans veulent des partisans. Le jeune Sarde passa dans les journaux. Donne petit chien de garde noir d'origine sarde. Non, je ne lis pas ces petites annonces. Je n'en cherchais pas. Mais je ne suis pas suffisant. Je fais des randonnées nocturnes. Tentation pour quiconque. Chez Mikado un homme appela. Qui craignait sa femme. Un chien de garde, pensait-il, pourrait tenir en respect la mordeuse. Il ne savait rien de Clytemnestre mais il y avait une hache à la maison. Il attacha le Sarde à une corde, le traîna derrière lui. C'est si facile de se glisser dans un malheur étranger. L'homme se trouvait sur la Marienplatz, chassé de l'appartement, sans abri, ivre. Clytemnestre avait gagné. Aucun carillon. Les figurines ne dansaient pas. De toute façon, je ne les regarde pas. L'homme se tenait derrière une poussette, une vieille chose. Au milieu du bric-à-brac reposait le Sarde, couché parmi les bouteilles de bière déjà vidées, d'autres encore pleines. De nouveau il faisait semblant de dormir. L'homme se tenait, chancelant, sur ses jambes, sa femme était son châtiment.

Le Sarde vint chez moi. Puis-je dire que minuit sonnait ? La lumière des vieilles histoires. Il vint dans mes bras, presque un cadeau. Je le naturalisai avec certificat de vaccinations et timbre fiscal. Je lui achetai une longue corde, symbole de la captivité, un harnais comme ceux que portaient les chiens des explorateurs du pôle avant de mourir tous de froid, et je lui nouai au cou mon nom, avec mon adresse et numéro de téléphone, mon existence entière et l'espoir que l'on puisse me joindre en cas de danger. La volupté qui surgit du froid.

Il ne se sauva pas, on l'avait vraiment déplacé. Néanmoins il demeure un étranger. C'est sa peau qui le trahit. Ou un flair. Ou alors mon odeur qui s'est reportée sur lui. Sur les bords de l'Isar ils n'aiment pas les chiens noirs. De quoi a-t-il l'air, s'exclament-ils. Tellement noir ! D'où vient-il donc ? Un nègre ? Et il se révéla à moi qu'il y avait là une société canine extrêmement noble dans laquelle j'avais pris mes quartiers avec trop d'insouciance et dont, d'un coup, je voulais partager les jeux. Mes prochains étaient des Messieurs et des Dames aux noms fastueux, témoignant d'une haute noblesse, Gentilhomme des Nibelun-

gen, Diana du Château-Saignant, ils avaient un pedigree et des documents relatifs à leurs quartiers de noblesse, en plus d'une autorisation de s'accoupler que nous n'obtiendrons jamais, quelques-uns portaient des colliers avec des pierres précieuses, je fis la connaissance de tous, ils ne se contentaient pas de flairer le Sarde, ils me flairaient aussi, ils faisaient la moue de leurs museaux issus d'un haut élevage, et leurs vaniteux propriétaires me mettaient à genoux en me demandant malicieusement de quelle race nous étions. Si noir ? Un Labrador ? Mais enfin, pas palmé entre les doigts. Quel œil perçant, Madame. Un Doberman, d'un chenil allemand ? trop aimable, cher Monsieur, il nous arrive de happer. Sardaigne ? La côte d'émeraude, tout nus en bas, en dessous de nous, sur des plages fermées au public. Quel est le genre d'affaires où travaille Ulysse ? Pas de Noirs dans le Club. Et de nouveau je suis amené à douter : la Sardaigne existe-t-elle ?

Je soumetts mon visage au contrôle d'un miroir agrandissant suspendu à un clou près de la fenêtre. J'aperçois des fossés dans ma peau, et au-dessous de moi, toujours, le fleuve, l'Isar. Quels cachets seraient à déchiffrer sur mon front ? Le visa pourrait être périmé, le permis de séjour retiré. Circulation intense dans la vallée de l'Isar. Les voyages d'antan à travers le pays ou la mer. Des goélands, des canards sauvages, des oies grises, dans l'eau des espèces dont j'ai oublié le nom. Qui écrira le " social register " ? Une Histoire du monde à vol d'oiseau. Ils volent en formations, en communautés de protection et en escadrilles de combat. Vols en piqué, souvenirs que je n'entretiens pas.

Nous sortons quatre fois par jour. Nous recherchons des chemins solitaires. Des randonnées dans des contrées sauvages. Jusqu'à la maison du surveillant du fleuve. Elle est abandonnée. Personne ne mesure plus le niveau. Avant le Sarde je ne venais jamais ici. Ne connaissais personne au bord de l'eau. Le Sarde est infatigable, il ramène tout ce qui va à la dérive, me l'apporte, fais-en quelque chose, moi qui me sens incapable de saisir la chance. Le vent souffle vers l'hiver.

Des amis. Nous avons des amis. Ils nous attendent sur les branches dégarnies. Dans les broussailles effeuillées. Sur la terre gelée. De la glace vole en éclats sous nos pas. Ils viennent à notre rencontre. Des corbeaux. Jamais vus auparavant. Noirs comme mon Sarde. Ils s'appriivoisent. Volent autour de nous en battant lourdement des ailes. Ce n'est pas ici l'endroit où l'on apporte la provende aux goélands et aux canards. Les corbeaux souffrent de la faim. Les hommes n'aiment pas les corbeaux. Le Sarde les regarde tranquillement. Je les regarde. Les corbeaux s'approchent.

Je leur apporte la provende. Je fais griller du pain, coupe du lard, je me renseigne auprès de la station ornithologique de Garmisch qui ne me renseigne qu'à contrecœur sur les goûts des corbeaux.

Tout est mis dans de grands sacs. Des sacs en plastique du supermarché, garde-manger des femmes au foyer. Près du pont les goëlands rouspètent. Derrière le pont la marée matinale du brouillard. Des traînées pâles. Était-ce écrit chez Dante ? Noirs, les corbeaux qui nous attendent. Noir, le Sarde. Moi-même sans y faire attention, je m'étais habillé en clerc : noir le manteau, le sweater, le bonnet. Il fait froid, et nous bougeons raidis dans la purée. Je sème. Un champ noir, voltigeant. En l'espace de quelques secondes tout est avalé. Des croassements venant du ciel invisible.

Une autre populace ? Sur un banc d'été abandonné un vieux clochard. Une couverture du genre qu'utilisent les déménageurs afin de protéger le vernis de nos commodes baroques. Des journaux froissés. C'est ici qu'il dormait ? Je me voyais couché sur les grilles d'aération du métro. A Paris. Dans un rêve. Les signes se répètent. J'allai chez l'épicier de luxe sur l'autre rive, j'achetai du vin de Bourgogne, je n'en regardai pas le prix, du vin de Bourgogne des Hospices de Beaune, quelques friandises, accrochai le tout, dans un sac, au banc du pauvre. La nuit, j'eus froid dans mon lit. Le Sarde tenta de me réchauffer. Le matin, plus rien sur le banc. Pas de vieil homme, pas de sac, pas de vin.

D'un coup il y eut une fille. Elle portait ces universels habits des jeunes qui ne me séduisent point. Elle regardait fixement le fleuve, ne faisait pas attention à nous jusqu'à ce que le Sarde la salue, tendrement, contre ses genoux. Elle avait un air de confetti. Je ne sais pas si c'en était l'époque. Des étoiles quelconques à son cou. La mine défaite, les phares criblés de balles d'une fête. Pour aujourd'hui elle en avait fini avec le monde. Elle réclama, t'as une cigarette ? Je ressentis un bonheur parce qu'elle disait tu. Ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Or, je montrai obstinément du doigt les sacs et dis que je devais aller porter la provende aux corbeaux. Après je me dépêcherais d'aller chercher des cigarettes. Je n'aime pas la fumée. Pas ce vice commun. Je la décevais. De nouveau rien que le fleuve devant ses yeux. Je ne la retrouvai plus, celle que je comptai traiter de la même manière que les corbeaux, lorsque je revins, tenant les cigarettes d'une main blessée, paralysée par la gelée. Je n'avais pas réussi à commander à l'appareil, à parler sa langue, j'avais tapé furieusement contre la tôle aux vives arêtes. C'était mon maudit orgueil de ne pas fumer. J'étais alors seul à regarder l'eau, couleur de loess, d'un froid de glacière, qui s'écoulait des montagnes, rétive elle arrivait du doux paysage des pré-Alpes. Je songeai à Georg von der Vring. Accablé de douleur il se rendait à l'Académie des Beaux-Arts de Bavière, la main en cornet à son oreille sourde. Une phrase de Carl J. Burckhardt que je viens de lire : les fins de vie sont dures. Burckhardt faisait partie des privilégiés, il avait vue sur le Lac Léman de son propre vignoble. Georg von der Vring était

pauvre lorsqu'il plongeait dans le fleuve, l'eau recouvrant ses sens fatigués. J'ai rencontré Louis Clappier, à l'époque prisonnier dans la forteresse de Königsberg, qui, après sa libération, amena de la littérature allemande en France et lui-même dans la Seine. Paul Celan épousa leur secret. Son rêve sous les ponts. Je vis Virginia Woolf, non pas Ophélie, belle comme la neige, une Dame, à la dérive, non, coulant dans la Tamise, étouffée la belle langue. Une nuit sombre. Je savais que l'Isar se jetait, mêlé au Danube, dans la mer Noire, le Pontus Euxinus. Sur la plage de Warna les employés des reluisants bureaux de marine. Leurs visages entièrement tournés vers ce soleil ennemi. A Konstanza, le Pool est pollué d'hydrogène sulfuré.

A l'heure du crépuscule. Je cherchais près du fleuve, dans l'eau. Le Sarde apportait des bouts de bois et des plantes grimpantes en escaladant la berge. C'est alors que revint vers moi l'homme, chancelant, dans une nuée de cette bière qui m'inspire toujours du dégoût. Une étincelle, surgissant des doigts. Encore ce vice mauvais. Il poussa le bout rouge de sa cigarette contre mon manteau, mes boutons effilochés. Il crama les fils qui dépassaient. Un homme bien. Probablement bon camarade. Vous avez un Mark pour moi ? Tout d'un coup il se dressa, grand et menaçant devant moi, secoué par le vent. Je dis, volontiers. C'est alors que s'enflamma sa misère. Vous dites, volontiers, vous me donnez volontiers un Mark ? Pourquoi pas alors deux, trois, plus, plus ! Et il me serrait de près, pressait son corps chancelant contre le mien, tirait mon manteau, son haleine m'engourdit, la bière, la fermentation ténébreuse, il s'exclama : toi, tu en as, de l'argent, tu en as, tu en as !

Plus haut, dans la rue des riches, des affairés, là où j'habite et ne suis point chez moi, le haut-parleur d'une voiture de police : Il faut arrêter un vieil acteur. Il erre à travers le parc de l'Isar.

Le Sarde, noir, d'un noir infernal, ne se sent pas concerné.